

déception que je ne puis céler. Je pense, à la réflexion, que la responsabilité finale doit en être attribuée au mouvement trop lent sur lequel est partie et s'est maintenue, avec une toute doctrinale opiniâtreté, M<sup>me</sup> M. Monjou. Avec ce tempo, les deux allegros prennent un poids, quelque chose de compassé et de professoral qui étonnent; l'adagio se traîne en s'appuyant. Il me souvient d'avoir entendu autrefois de la bouche de M<sup>me</sup> Wanda Landowska — c'était une confidence publique et payante — qu'on joue toujours Bach trop vite. Il me semble qu'on lui aura fait samedi, et en ce propos, bonne mesure.

Dans sa partie consacrée à J.-S. Bach, le programme comportait l'admirable *Suite en si mineur* avec flûte solo, en l'espèce M. Caratjé instrumentiste fort distingué, et une non moins admirable *Cantate* extraite de la *Passion selon Saint-Jean*, chantée fort médiocrement, mais soutenue par la flûte du déjà nommé M. Caratjé.

La seconde partie du concert comportait des œuvres de Wagner choisies parmi les plus assurées de la faveur du public : *Siegfried-Idyll*, ouverture de *Tannhäuser*, Rêve et air d'Elsa. Au pupitre Eugène Bigot, toujours ardent et sonore.

Roger VINTERUIL.

*Dimanche 12 décembre.* — L'admirable programme qu'offrait aujourd'hui Lamoureux nous a permis de juger jusqu'à quelles sphères élevées peut se hisser cette phalange, lorsqu'elle veut bien soigner la mise au point des œuvres affichées. L'exceptionnelle exécution de *Ma Mère l'Oye* (Ravel) en témoigne, comme en témoignent celle de *Shéhérazade* (Ravel), miraculeusement chantée, celle de la *Petite Suite* de Debussy et celle du *Prélude à l'après-midi d'un Faune*. Faisons quelques restrictions pour *Ibérie* (Debussy), mais ceci rachetait bien cela. J'en viens à M<sup>me</sup> Maria Branèze, dont l'interprétation de *Shéhérazade* nous valut quelques instants de grand art. Cette cantatrice, que deux saisons à Monte-Carlo ont auréolée d'une jeune gloire, est bien l'un des plus beaux espoirs sur lesquels repose l'avenir de notre théâtre lyrique. Sa voix, droite, belle et chaude évolue avec la tranquillité, la sûreté que lui confèrent une technique irréprochable. Sa compréhension du texte musical jointe à son tempérament artistique font d'elle l'interprète rêvée du répertoire de nos grandes scènes lyriques. Sachons gré à M. Bigot de rappeler de si éclatante façon, à un moment tragique pour nos théâtres parisiens, quels trésors nous possédons et n'utilisons pas.

J'oubiais de vous dire que la *Valse* terminait ce concert; vous l'aviez deviné!

R. F.

### Concerts-Pasdeloup

*Samedi 11 décembre.* — Un très grand pianiste s'est fait entendre aujourd'hui dans le *Concerto en mi bémol majeur* de Beethoven. M. Rudolf Firkusny y a déployé une autorité, une compréhension, une variété et une richesse sonore qui annoncent un talent exceptionnel. Quelques auditeurs l'ont compris qui, avec insistance, lui témoignèrent l'hommage de leur admiration.

M<sup>me</sup> Lise Daniels a chanté du Mozart. Sa voix, fort agréable dans les douceurs, nous donna de la *Berceuse* une traduction charmante et sensible; son intelligence et son esprit se mirent avec beaucoup de bonheur au service de *Chérubin*. Mais pourquoi chanter l'air du *Roi Pasteur*? M<sup>me</sup> Lise Daniels n'y est visiblement pas à l'aise, et les ports de voix par lesquels elle veut tourner la difficulté, en outre qu'ils sont d'un goût douteux, ne trompent personne.

M. de Freitas-Branco a fait une rentrée très remarquée. La *Symphonie londonienne* (Haydn), la *Troisième* de Brahms et la *Chevauchée des Walkyries* lui permirent de faire valoir à nouveau les brillantes qualités qui font de lui un des chefs les plus justement appréciés des grands publics internationaux.

R. F.

*Dimanche 12 décembre.* — De M<sup>me</sup> Marguerite Long, on a tout dit quand on a proclamé qu'elle a été égale à elle-même, soit impeccable, précise, autant qu'émouvante. L'autorité qui émane de cette femme est singulière et je ne vois pas que l'on puisse se sentir tenté de s'y soustraire. Elle joue comme certains vivent, avec la volonté et la conscience visibles de perpétuer un style, de maintenir une tradition d'une pureté, d'une élégance, d'une perfection sans rivales. Je sais bien qu'il se trouvera des âmes sensibles pour attendre du *Concerto en fa mineur* de Frédéric Chopin un degré majeur de passion et de fièvre, et de cette *Fantaisie* pour clavier seul, en *fa mineur* elle aussi, je ne sais quoi de plus emporté et parfois de plus héroïque. Mais il convient de dire à ces âmes sensibles que leur goût devra s'affiner, se tempérer jusqu'à se satisfaire de ce ruissellement de perles rondes, polies, parfaites qui jaillit sous les doigts de cette artiste parvenue à la totale maîtrise de son instrument et des œuvres qu'elle interprète. Parlerai-je des ovations qui l'ont saluée une fois de plus ?

Je signalerai plutôt celles, fort justifiées aussi, qui ont été à M. de Freitas-Branco, jeune chef d'orchestre qui déjà s'était fait remarquer *en interim* chez Lamoureux et auquel il faut souhaiter le plus rapidement possible le pupitre qu'il mérite. Il est sensible, ardent, mais son délire reste lucide et il pense à tout. Ses propres musiciens lui ont manifesté leur satisfaction. Ne lui ménageons pas la note, et félicitons-le de cette belle et schumanienne *Symphonie en si bémol* N° 1 qu'il nous a donnée, brillante de force, de joie, de rêve. Quant à la *Valse* de Ravel, M. de Freitas-Branco l'a conduite à bon port, et chacun sait que la danse requiert vigoureux cavalier.

Roger VINTERUIL.

### Orchestre Symphonique de Paris

*Dimanche 12 décembre.* — La *Seconde Symphonie* de M. Nicolas Miaskowsky déconcerte par sa longueur; elle ne comporte pas moins de six mouvements, dont le premier, en particulier, s'apparente, en ce qui concerne au moins l'étendue, à ceux de Mahler ou de Brückner. L'auteur y manifeste une préférence pour les thèmes larges, mélancoliques ou glorieux, qui semblent durement élaborés; la mélodie, au reste, paraît moins dans son tempérament que le rythme, qu'il a lourd et triste. Quant au travail thématique et à la forme proprement dite, elle est celle d'un bon professeur. M. Miaskowsky est l'auteur de huit symphonies, et un guide obligeant nous souffle qu'il a formé de nombreux élèves. Souhaitons donc de connaître une œuvre de lui qui soit plus exemplaire; celle-là sans doute n'aura converti personne.

La *Sinfonietta* de M. Wagenaar, « doyen des compositeurs hollandais », moins entachée de prétention, est jolie et plaisante; elle se compose de quatre mouvements d'une inspiration aisée et claire, soigneusement écrits, non sans malice, et qui entraînent.

Faut-il parler de M. Andriës Roodenburg qui vint jouer le *Concerto* pour violon en *ré majeur* de Mozart? Le public lui fit un accueil particulièrement frais, qu'il mérita par son impossibilité à jouer en mesure et juste un morceau de l'émotion musicale duquel il ne saisit rien. M<sup>me</sup> Stell-Andersen, elle, est une technicienne avertie, au jeu pur et fidèle. On aurait aimé applaudir en elle, dans cette interprétation du *Concerto du Couronnement* de Mozart, une sensibilité plus vive. Mozart en réclame tant, et de si fine!

L'orchestre ne parut pas à l'aise sous la baguette de M. Nico Van der Linden, dont les intentions excellentes se traduisent de façon brouillonne et gênante. Le concert, qui commençait par l'Ouverture de la *Grotte de Fingal* de Mendelssohn (pourquoi l'annoncer sous le titre d'une nouveauté prometteuse : *les Hébrides*?), se terminait par la *Rapsodie flamande* d'Albert Roussel. Qui trop embrasse... On attaqua Mendelssohn à cinq heures et quart, et Roussel se joua devant des banquettes vides...

Michel-Léon HIRSCH.